

Mon père

Un rêve :

Les métros fonctionnent à nouveau après la crise. Je me pointe à une station où s'accumule une queue énorme. Je patiente un peu et puis finalement on nous ouvre le passage et on arrive sur un quai désert au moment où un train de marchandises s'ébranle. Le prochain métro arrive. C'est un métro flambant neuf, avec des couchettes. On sent que la RATP a mis toutes ses ressources dans l'histoire. Sur le quai, je cherche sur mon papier la marque des voitures. Je cherche Citroën, qui pourrait correspondre à l'endroit où je peux monter dans le métro. Finalement comme il ne faut pas trop tarder, je monte là où des portes s'ouvrent devant moi. Le métro présente d'immenses baies vitrées et des couchettes noires séparées par d'étroits couloirs. Comme tout le monde, je m'assois sur une couchette.

Auparavant, dans les couloirs, j'avais hésité, car il y avait la direction Bir-Hakeim et Orléans ; j'avais choisi Bir-Hakeim. Je n'étais pas très sûr de mon choix parce que ce sont des directions nouvelles.

Le métro sort vite du tunnel et même de la banlieue. Je m'aperçois qu'il est sur pneus, il n'y a pas de rails. Il dévale une pente très raide sur une piste en béton. En bas il y a une courbe assez serrée et, comme il va très vite, je me demande s'il va pouvoir la prendre. Mais ça passe très bien. Je me suis allongé sur la couchette, un bras pendant à l'extérieur et j'apprécie le voyage. On passe dans un paysage de montagne, cette fois sur des pistes un peu plus cabossées. Un haut-parleur nous parle de la région traversée, disant qu'elle est mal gérée et qu'elle est presque plus rattachée à la France. Ça m'étonne, je trouve le paysage magnifique j'ai vraiment le sentiment d'être en France.

Avant de partir, j'étais chez mes parents. Pour déjeuner, mon père avait mis un seul couvert parce que je devais partir très tôt, avant midi. Je lui avais dit qu'il pouvait mettre les trois couverts, car on pourrait quand même manger ensemble. Ou alors c'est moi qui rajoute deux assiettes. Mon père met ses chaussures neuves. Ce sont des baskets bleues et blanches ; il coupe les lacets trop longs avec un couteau. Il me dit qu'il sait pour qui il va voter pour les municipales. Il me donne un nom que je ne connais pas. Et c'est après que je vais prendre le métro.

Bon, je quitte mes parents. C'est dans l'ordre des choses pour un grand garçon de presque 70 balles. Je fais ça régulièrement en rêve depuis que je les ai quittés en vrai. Je l'avais fait dès que j'ai quitté la fac de sciences, pour cause d'absence de motivation, une chose que je regrette aujourd'hui. Je m'intéresse toujours aux sciences et je ne loupe aucune émission scientifique sur Arte ou France culture. Je ne voulais pas être à leur charge, alors j'ai pris un boulot et une chambre en ville. Forcément ce n'était pas le grand standing, bien en dessous de ce que je connaissais chez mes parents. Je préférais donc squatter chez un pote qui avait une chambre à la cité universitaire. Mais je me rappelle le délice inavoué lorsque je revenais voir mes parents et que je retrouvais ma chambre dans leur appartement. C'était un autre confort, bien sûr, sans compter le confort psychique de se sentir en sécurité et non livré à moi-même.

Je crois que ma première scène du rêve remet ça en scène : la séparation d'avec mes parents. A l'époque j'estimais beaucoup plus mon père, ma mère ayant disparu des écrans depuis un bon bout de temps, ainsi que le rêve le met en scène. Souvent le truc des séparations ultérieures, c'était que je ne parte pas le ventre vide, quitte à avancer l'heure du repas. Et là, c'est moi qui rajoute les assiettes manquantes, pour que ce soit quand même le témoignage d'une union qui va se défaire.

Mon père a de nouvelles baskets. Je ne l'ai jamais vu en baskets. Il est donc un peu comme moi, qui suis toujours chaussé ainsi, sauf qu'elles sont jaunes et les siennes bleues, la couleur des garçons. « J'emprunte les pas de mon père » en lui conférant, par inversion, les

miens. Par la découpe de ses lacets trop longs, il rappelle que la condition masculine est sous le coup de la menace de castration. D'ailleurs les chaussures sont en général des phallus. Partir de chez les parents, c'est admettre de se soumettre à un risque de castration beaucoup plus fort. C'est ce que je ressentais de nostalgie quand j'étais dans ma sombre petite chambre meublée du quartier Madeleine à Besançon, seul et désespéré, juste dans la certitude vacillante de ne plus être une charge.

Alors voilà, la crise est passée. Je m'appuie sur celle du virus que nous subissons actuellement, mais elle me sert de prétexte à mettre en scène la crise de la séparation. D'ailleurs, je cherche la ligne qui ramène au plus près de chez moi, Bir Hakeim, station que je fréquente pourtant peu, Charles Michels étant plus proche. Façon d'opérer un léger déplacement dû à la censure. Et dès que je suis sur le quai je cherche la voiture « Citroën », mon père ayant toujours été un citroëniste : je cherche à revenir « chez moi », encore une fois, chez mon père, qui m'a si souvent porté dans ce genre de véhicule. Ça me change des rêves où je ne cesse de retourner dans le ventre de ma mère.

J'ai loupé le train de marchandises, je ne sais pas pourquoi. En arrivant sur le quai et le voyant partir, j'ai ce sentiment en effet d'avoir loupé quelque chose. Mais je n'ai rien loupé puisque les trains de marchandises ne sont pas pour les voyageurs. Alors ? Peur de loupé quelque chose, de pas prendre le bon train, comme lorsque je m'interrogeais sur la direction à prendre dans la vie, métaphorisée par le nom des lignes de métro. Où vais-je, où cours-je ? Peur de la castration en arrière-plan, ou, si l'on suit la métaphore, il n'y a aucune raison d'avoir peur, puisque je n'ai rien perdu : le train n'était pas pour moi. Façon de mettre en scène le caractère imaginaire de la castration. Cette crainte n'a pas de fondement dans la réalité.

Finalement, je prends un train de nuit, le train du rêve. Je me sers de quelques souvenirs de mes randos entre Meudon et Viroflay : j'y croise quelque fois la ligne d'un tramway sur pneus, avec un seul rail de guidage au milieu. Il traverse une vallée au milieu de la forêt, dans une grande descente qui peut rappeler celle de mon rêve. Sauf que dans mon rêve, le rail de guidage a disparu : j'ai laissé mon père. Ça peut être casse gueule. Lui, il sait pour qui voter, alors que moi, cette fois-ci, j'étais bien embarrassé. Je n'y suis pas allé, ce qui était salutaire vu les circonstances. Et puis je quitte le pays connu pour entrer dans une contrée à la fois familière (je me sens en France) et étrangère (on me dit que cette région se détache de la nation, et qu'elle est mal gérée). Familière avec ce que je transporte de souvenirs avec moi, étrangère avec ce qui me reste à découvrir du monde. Je m'obstine à le trouver magnifique malgré les annonces du haut-parleur, qui pourrait être le surmoi, toujours à se méfier de tout.

Ce que je retiens essentiellement de ce rêve, c'est une grande tendresse à l'égard de mon père, qui ne peut plus se manifester que comme nostalgie, dans un monde où je dois me défendre sans sa protection.

Mercredi 18 mars 2020